N° 9 — 15 Juin - 15 Juillet 1946

COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous *(HENRI, Comte de Paris)*

LA VICTOIRE FINALE

Nous avons vu, au nom de l'Ordre, des hommes s'associer à l'ennemi alors qu'il foulait durement le sol de la Patrie. Nous avons vu, au nom de la Liberté, d'autres hommes travailler, sans formuler aucune réserve, avec ceux qui combattent toutes les valeurs qui devraient nous être sacrées, qui sapent tous les fondements de notre civilisation.

... Quoique jeunes, nous avons déjà vu bien des choses. Nous en verrons bien d'autres encore. Nous verrons, au nom de l'anticapitalisme ou de la révolution nécessaire (laquelle ?), de nos camarades faire cause commune avec telle puissance qui tend à asservir l'Europe ou avec tel groupe qui n'est qu'un instrument aux mains de cette puissance. Nous verrons à nouveau, au nom de la Liberté, d'autres camarades se joindre à une croisade contre ceux-là, croisade peut-être inévitable, mais où combien peu sauront garder droite et pure de tout compromis leur intention première. Et qui sait si des forces souterraines ne tenteront pas de faire dévier cette croisade, comme d'autres que nous avons connues, qui se voulaient « dures et pures » elles aussi, et qui ont dévié de telle sorte qu'en définitive on peut se demander si elles n'ont pas contribué à répandre le mal qu'elles prétendaient enrayer ?

⁂

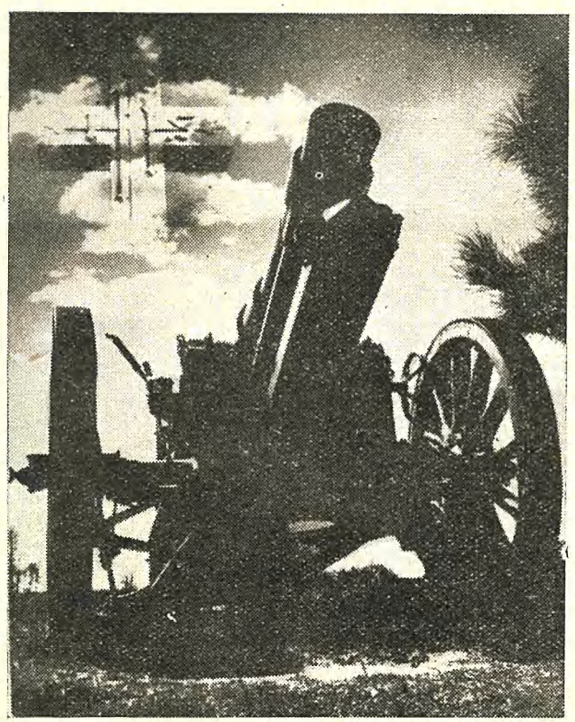
Les hommes qui se laissent ainsi entraîner sont en réalité idolâtres d'un mot. Les Anciens qui adoraient les forces de la nature étaient plus raisonnables qu'eux. Et, à choisir entre les faux dieux, Zeus, Athèna ou Vénus Astarté me sont plus aimables que l'Ordre, la Liberté ou la Révolution.

Sans doute certains de ces mots représentent-ils des concepts respectables. Mais ils ne sauraient subsister que groupés en une harmonieuse synthèse. Et l'homme qui les isole en fait aussitôt des monstres dévorants.

Pour nous, notre combat temporel, c'est au nom de la Monarchie que nous entendons le mener. Le mot est souple parce que concret. Il désigne une institution et non un attribut divin arbitrairement séparé des autres.

Mais un paganisme insidieux existe chez chacun. S'il n'est surveillé, tout lui est pâture. L'Amour qui fait les martyrs ou qui plus simplement immortalisa Béatrice peut aussi devenir une idole. La Politique qui est une des plus nobles activités temporelles de l'homme finit trop souvent par être cette fascinante chimère qui dérobe l'unique Visage.

Et la Monarchie elle-même, dans la mesure où elle serait conçue comme le but suprême auquel toutes choses devraient être sacrifiées, n'aurait plus rien de commun avec l'antique et toujours jeune institution royale, toute irradiée du baptême de Reims, vouée à Dieu par Jeanne d'Arc, vouée à sa Mère par Louis XIII. Cette Monarchie-là ne serait qu'un horrible plantasme auquel aucun sacrifice ne saurait être consenti.



⁂

Car il y a plus haut que la Monarchie. Il y a plus haut que le Roi. Il y a plus haut que la France. Il y a plus haut que l'ordre temporel. Il y a l'ordre créé, temporel et spirituel. Et il y a plus haut que la création. Il y a Dieu.

« Dieu premier servi », disait Jeanne. Dieu premier servi... Et c'est pour le service de Dieu que nous servons notre pays. Et c'est pour notre pays que nous servons la Monarchie. Nous savons au surplus que « le spirituel couche dans le lit de camp du temporel. »

Nous pensons que la Monarchie, par sa seule existence, aidera la France à redevenir chrétienne. Mais nous ne prétendons point appuyer cette affirmation sur des données théologiques ni ne voulons l'imposer à tous les chrétiens. Nous pensons aussi que seule une France rechristianisée pourra connaître le plein épanouissement de la Monarchie. Mais nous ne faisons point de cette conviction un article de doctrine commune à tous les monarchistes.

Ce que nous rejetons pour notre part, c'est une conception fermée d'une Monarchie sans fondements comme sans dépassements. Pour nous, lorsque nous parlons de Monarchie — parce que la Monarchie est le couronnement de tout l'édifice politique et social français —, nous sous-entendons une organisation politique et sociale compréhensive de tous les corps et ouverte sur des valeurs plus hautes.

⁂

Nous avons le sens de la fidélité. Nous l'aimons victorieuse. Dans la mesure où nous espérons que le rôle de la France n'est point achevé dans le plan divin, dans cette mesure, nous croyons en la Monarchie Capétienne.

Mais, de toute façon, nous sommes, en fin de compte, au service d'un Prince dont les autres princes ne sont que de pâles images. D'un Prince à qui seul appartient la Victoire. D'un Prince qui, à la fin, fera « toutes choses nouvelles ».

Avec Lui, quoi qu'il arrive de nos vues temporelles, nous ne risquons pas d'être déçus.

LE MONDE ET LA PAIX

DES LOIS RÈGLERONT-ELLES LES RELATIONS INTERNATIONALES ?

LE MONDE ET LA PAIx

Depuis le mois de décembre 1945, la collection « Reader's digest » a publié plusieurs articles qui ont fait grand bruit en Amérique. Ces articles, tirés de l'œuvre de M. Emery Reves, constituent une étude fort intéressante sur la faillite des systèmes économiques mondiaux et les moyens préconisés pour éviter la multiplication des guerres modernes.

L'argument central de l'œuvre est simple : **« Aucune des méthodes employées jusqu'à maintenant pour obtenir la paix dans le monde n'a abouti au moindre résultat.** Beaucoup d'hommes sont persuadés que la guerre est une loi naturelle, inéluctable, un fléau épouvantable mais nécessaire, qu'il faut subir comme on subit les oreillons ou la coqueluche. Emery Reves pense, pour sa part, **que la paix n'est pas une utopie, qu'elle s'établira quand les souverainetés nationales, principales causes de l'anarchie qui règne aujourd'hui dans les relations internationales, cèderont la place à un ordre légal, universel,** c'est-à-dire quand les relations entre les nations seront réglées non plus par des traités mais par la **loi.**

« Nous vivons dans un monde de Nations-Etats. Le centre de notre univers politique est notre propre nation, le point immuable autour duquel le reste du monde est supposé tourner. Il nous paraît naturel de résoudre les problèmes politiques, économiques et sociaux de notre pays par l'action conjuguée du gouvernement et de la loi. Mais, pour nos rapports avec les autres nations, nous pensons que ces mêmes problèmes doivent être traités par la **politique** et la **diplomatie.** C'est notre principe fondamental et **ce principe est, à l'heure actuelle, complètement périmé. »**

En effet, tout l'héritage des notions qui ont précédé le siècle de la grande industrie nous laisse impuissants devant la complexité des problèmes nouveaux. En dépit de l'accroissement gigantesque des moyens de transport, la famine et les privations sévissent dans de nombreux pays. Des centaines de millions d'individus souffrent du manque de produits industriels et on ne peut empêcher la surproduction et d'énormes pertes de produits inutilisés. De nombreuses régions du globe veulent des matières premières pour leurs industries et d'autres régions, qui possèdent ces matières premières, pourraient les échanger contre des produits manufacturés et cependant nous sommes incapables d'organiser un mode d'échange rationnel. Et quoique la majorité des gens aient la haine de la violence et souhaitent vivre en paix, on ne parvient pas à éviter la guerre et des destructions de plus en plus effroyables. C'est pourquoi **« il est temps de réaliser que nos méthodes d'observation en politique sont déplorables. Il faut limiter la souveraineté des nations et établir un gouvernement mondial capable de réglementer et d'organiser les rapports entre les différents Etats, si l'on ne veut pas que le monde soit entraîné dans des luttes de plus en plus ruineuses et sanglantes ».**

L'ETAT ET LA COMMUNAUTE

Etudiant ensuite le problème du capitalisme et du nationalisme, M. Reves fait observer que l'évolution politique souhaitable nécessite le transfert de certaines activités de l'individu à l'Etat, ce qui ne doit pas signifier, selon lui, la fin de l'individualisme. Si, en effet, **« l'intérêt de la communauté et la liberté de ses membres sont mieux servis quand certaines activités vitales concernant tous ses membres sont contrôlées par la communauté »** il importe de **laisser la plus large place à l'initiative privée** et d'empêcher les « Etats-nations » d'influencer, par leur ingérance dans les affaires, la productivité. Autrement dit, il s'agit de rendre au gouvernement de chaque Etat son rôle de guide, de régulateur, de législateur, en supprimant le gouvernement-producteur. Les Etats, en effet, ont toujours tendance à développer leurs industries nationales même si elles fonctionnent anti-économiquement, plutôt que de permettre aux populations de satisfaire leurs besoins réels sur le marché.

D'une façon générale, chaque fois que deux « Nations-Etats » éprouvent la nécessité de chercher au dehors ce qui leur manque, elles entrent en conflit. **« Dans un monde où l'industrie est nationalisée, c'est le fusil qui règlemente la production, le commerce et la consommation. »** Les citoyens de chaque nation seront progressivement réduits à la servitude.

LA FAILLITE DU SOCIALISME

M. Reves expose ensuite pourquoi la faillite du socialisme doit être complète : « **Les idéalistes qui croient de bonne foi en la possibilité d'une société collective, en la nécessité de transférer à l'Etat la propriété privée des moyens de production, ont dû reconnaître que l'égalité économique et sociale était chose incompatible avec la nature même de l'homme.** » L'initiative privée est essentielle au progrès et la propriété, récompense du travail de l'homme, est un corollaire inévitable de la liberté. Après vingt-cinq années de socialisme en Russie, **« le sort de la classe ouvrière est plus pitoyable que dans la plupart des pays capitalistes... un général, un ingénieur, un écrivain, un peintre ou un chef d'orchestre sont aussi loin des masses que dans les pays les plus inféodés au capital ».**

La philosophie communiste internationale est devenue un communisme national des plus sectaires et des plus étroits. Le premier Etat communiste est aujourd'hui la plus monstrueuse Nation-Etat du monde.

Les socialo-communistes qui désirent mettre tous les pouvoirs entre les mains d'un Etat totalitaire sont en retard de plusieurs générations sur les exigences actuelles. Il s'agit maintenant de transférer la souveraineté des Nations-Etats à des institutions universelles, à un gouvernement mondial législateur. La S.D.N., l'O.N.U. ont fait faillite, comme toutes les organisations créées pour contrôler les guerres, parce qu'elles n'ont pas admis **l'intervention de la loi qui seule s'impose à tous par son caractère d'universalité.**

L'esprit humain, conclut M. Reves, a peine à s'accoutumer à l'idée **d'un gouvernement fédéral du monde.** « C'est cependant le premier pas à franchir. Les difficultés de détail seront résolues d'elles-mêmes quand ce gouvernement universel sera établi. »

Il est intéressant de noter que M. Bevin déclarait le 25 novembre 1945, à la Chambre des Communes, qu'il souhaitait « une Assemblée mondiale avec un objectif limité : celui de la Paix ».

Régis G. THOMAS.

UN COMMISSAIRE DU PEUPLE SOVIÉTIQUE DÉCOUVRE LA LIBERTÉ

Un livre récent, et qui connaît aux Etats-Unis un succès énorme, c'est celui de Victor Gravchenko, I CHOSE FREEDOM (J'ai choisi la Liberté). Membre de la Commission envoyée en Amérique pour le contrôle des échanges « prêt-bail », Victor Gravchenko démissionna de ses fonctions le 4 avril 1944, « parce que l'U.R.S.S. poursuivait des buts incompatibles avec sa collaboration de guerre avec l'Amérique et l'Angleterre ».

Dans le volume sincère qu'il vient de publier, cet ancien haut fonctionnaire soviétique raconte comment le gouvernement de l'U.R.S.S. choisit et surveille ses représentants à l'étranger.

« Plus vous êtes désireux de partir à l'étranger, plus vous devez dissimuler avec soin cette intention. » Spécialiste de la métallurgie, Gravchenko réussit cependant à persuader ses chefs qu'il était bien l'homme qu'il fallait. Durant six mois, il fut soumis à une série d'interrogatoires). *« Toutes les énergies d'un Etat puissant,* écrit-il, *semblèrent se concentrer sur l'exploration de mon humble personne... On parcourut mon passé depuis ma naissance, celui de mes parents, grands-parents et de toute ma famille, de mes amis et de tous ceux avec qui mes obligations professionnelles m'avaient mis en rapport depuis des années... Une faute de mémoire, une contradiction minime, et la suspicion de l'Etat était éveillée du coup.* **Maint citoyen soviétique a vu sa carrière sombrer pour une simple confusion de dates. »**

Enfin, ayant produit de bonnes références du Parti communiste, et répondu de façon satisfaisante à un nouvel interrogatoire sur la politique du Parti, Gravchenko fut jugé comme *« un homme ayant des idées peu nombreuses, mais respectables, pas très brillant, mais discipliné. La décision du Comité fut favorable ».*

Dès lors, il reçut deux brochures confidentielles, définissant les règles de conduite des membres du Parti à l'étranger.

« Ils évoquaient un monde étrange, hostile, voué au seul but de tromper les citoyens soviétiques pour leur arracher des secrets d'Etat. Ceux qui étaient sur le point de plonger dans ce gouffre se voyaient interdire de discuter politique, et de parler sans nécessité à qui que ce soit. Si on les interrogeait sur la vie au Pays des Soviets, ils devraient considérer leurs interlocuteurs comme des espions.

Ces règles impliquaient que, bien que le capitalisme fut pourri à la base, il revêtait encore une apparence brillante et attrayante. En mission à l'étranger, nous ne serions jamais autorisés à parler à une femme, particulièrement si elle parlait russe. Jamais nous ne devions nous aventurer dans des bars ou des établissements de nuit. »

Au cours d'une dernière réunion officielle, Gravchenko reçut les ultimes consignes : **réunir aux Etats-Unis toutes les informations d'ordre industriel et militaire.**

Après avoir relaté son étonnement devant le Nouveau Monde, l'auteur nous apporte des détails extrêmement précieux sur la façon dont les Soviets ont organisé leurs services politiques à l'étranger. Une véritable police secrète contrôlait le moindre de ses actes. Un seul exemple bien caractéristique :

« Le contrôle de nos rapports avec les Américains était poussé si loin qu'il fallait une autorisation officielle pour envoyer des cartes de Nouvel An. Nous reçûmes l'ordre d'établir une liste des personnes auxquelles nous désirions envoyer des cartes, en même temps que le texte de nos vœux. Ceux-ci étaient examinés et, pour être sûre que nous ne nous écarterions pas des formes prescrites, la Commission en assurait elle-même l'expédition.

La complexité de l'espionnage auquel les membres des services soviétiques à l'étranger sont soumis est ahurissante. Chacun de nous devait, comme membre du Parti, rendre compte des propos suspects et des actes des autres. De plus, le Parti avait un réseau d'agents spéciaux répartis à travers la Commission ; destinés en apparence à des tâches techniques, mais placés en réalité pour espionner les autres. Il s'y ajoutait le réseau du NKDV qui espionnait sur des bases plus professionnelles. »

Ecœuré par ces procédés, et plus encore de découvrir l'étendue de la duplicité soviétique en face du trop confiant peuple américain, Victor Gravchenko décida de démissionner. Traqué par les espions soviétiques, ses jours menacés, l'ancien Commissaire du Peuple Gravchenko préféra une liberté précaire à un esclavage doré. Et il conclut son témoignage par ces simples mots :

« Les assassins peuvent maintenant réussir à me « supprimer ». Mais ils ne pourront pas supprimer ces pages. »

Souhaitons que nous ayions bientôt en France la traduction de ce livre capital qui a provoqué en Amérique une stupéfaction dont on ne saurait trop dire la portée.

Maurice COLINON.

INTRODUCTION ÉCONOMIQUE

« Pas d'économie prospère sans un Etat qui ait un budget en équilibre. Or, cela est une impossibilité inhérente au Régime actuel. Il s'est transformé en Société politique anonyme d'exploitation économique du pays. Son « gouvernement » est déjà la chose d'un million et demi de militants, de grands électeurs et de fonctionnaires. Demain, de deux millions. Car l'aboutissement logique du système est le Socialisme d'Etat. Fondé sur les appétits qu'il suscite et ne pouvant renouveler pour ses fidèles le miracle de Cana, il est condamné à multiplier ses prébendes. D'où la nécessité d' « étatiser » pour « fonctionnariser ». D'où le grignottement constant de l'industrie privée ou des richesses particulières par l'Etat. D'où les nationalisations. »

HENRI. Comte de Paris.
(Programme.)

On accuse souvent la jeunesse de se mêler de politique avec un bagage expérimental par trop insuffisant, de juger et de trancher « en théorie » faute de pratique. Mais les « anciens » défendent leurs prérogatives avec énergie et ne nous aident pas toujours volontiers à faire mentir le vieil adage « si jeunesse savait... ».

Les problèmes économiques et financiers sont de ceux qui méritent une étude approfondie. Nous reprochons trop aux communistes le caractère utopique et impraticable de leur système économique pour ne pas chercher à former notre jugement sur la question. Et cependant nous nous sommes trouvés devant un dilemme : Désireux de renseigner objectivement le lecteur, il nous a fallu éliminer les publications (les journaux), qui éclairent leur lanterne suivant leurs propres tendances. D'autre part le caractère technique et la complexité de la matière nous ont fait sentir notre manque de compétence. C'est pourquoi nous sommes allés frapper à la porte du fondé de pouvoir de l'une de nos grandes Banques pour lui poser quelques questions.

Nous abordons, dès le début de l'entretien, le grave problème des nationalisations.

— La nationalisation de nos établissements de crédit a-t-elle eu une sensible répercussion sur le montant des dépôts ?

— En ce qui concerne la France, je ne le crois pas. On a toujours reproché à notre système bancaire d'être par trop timoré dans sa politique d'investissements. Il est probable que l'Etat — toujours en mesure de parer aux conséquences d'un mauvais placement par une émission correspondante de billets de banque — accordera plus facilement des crédits. Il pourra, dès lors, garder la clientèle des grandes sociétés heureuses de trouver là une large source de financement. Par contre certaines de nos succursales à l'étranger — dont on sait l'importance — ont vu diminuer le montant de leur dépôt. Il faut attribuer ce mouvement au fait que la clientèle craint, à tort ou à raison, un contrôle des avoirs.

— Les actionnaires ont-ils été spoliés ?

— Sans doute a-t-on répondu que les actions étaient rachetées sur la base d'un cours moyen en Bourse, seule valeur appréciée par le porteur. Mais en définitive les actionnaires reçoivent, contre des titres représentatifs de richesses réelles, palpables, des obligations dont la valeur est aussi incertaine que celle de notre monnaie. La fortune française se transforme en francs.

Et nous abordons là une des plus graves conséquences des nationalisations.

— Les placements réels sont les plus recherchés aujourd'hui. Les gens qui peuvent encore épargner ont plus confiance dans le traditionnel bas de laine que dans les bons du trésor.

L'augmentation du loyer de l'argent est une indication significative. Il est pratiquement impossible aujourd'hui de lancer un emprunt à moins de 4 1/2 %, alors que le 3 1/2 % était encore un taux courant l'an passé. La raison en est simple. Les nouvelles obligations à 3 % qui remplacent les actions des établissements nationalisés, ont tout de suite été cotées en Bourse, en dessous de leur valeur nominale. Si bien que l'intérêt de 3 fr. pour 100 fr. s'est transformé en un intérêt de 3 fr. pour 95 ou 90, soit un taux effectif de 4 ou 4,5 %. Le placement étant alors rémunérateur, toute autre demande d'argent frais doit se mettre au diapason et offrir des conditions équivalentes.

Cet avertissement est sérieux. Réprimer chez nous, l'instinct d'épargne, c'est miner à sa base l'édifice de l'économie française. **DES STATISTIQUES RECEMMENT PUBLIEES ONT DEMONTRE QUE LA MAJORITE DES ACTIONS DES GRANDES BANQUES. ETAIENT AUX MAINS DES PETITS PORTEURS.**

— Vous nous avez parlé du secteur bancaire. Sur un plan plus large, que pensez-vous de la mainmise de l'Etat sur les trusts ?

— Ne nous payons pas de mots. Les journaux nous ont habitués à jongler avec les termes : capitalisme, ploutocratie, trust, etc... sans en avoir fixé une définition valable. Par l'entraînement du rythme économique, une entreprise qui prospère est amenée un jour ou l'autre, à faire de la concentration verticale. Je m'explique : l'industrie métallurgique cherchera à acquérir la mine de fer et la mine de charbon, puis possédant déjà les hauts fournaux et la sidérurgie primaire, elle montera une fabrication secondaire d'objets métalliques usuels, si bien que la locomotive et l'article de ménage seront fournis par les soins du même groupe.

Sans doute un excès de puissance n'est pas souhaitable, mais pourquoi détruire systématiquement la société intelligente et crier à l'exploitation dès qu'elle atteint à un certain degré d'extension.

Mais les nationalisations se sont faites chez nous dans une atmosphère de violence et de haine qu'on ne peut que déplorer. L'Etat, devenu le plus grand capitaliste, a pris de cette manière une très lourde responsabilité.

L'ancien système, avec tous ses abus et ses imperfections techniques, n'est pas à défendre. **LES NATIONALISATIONS POURRAIENT CONSTITUER UN REMEDE.** Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que les U.S.A. avaient institué, avant la guerre sous l'impulsion de Roosevelt, un contrôle bancaire bien plus rigoureux que celui que nous connaissons. **MAIS L'EXISTENCE D'UN SECTEUR LIBRE, A COTE DU SECTEUR ETATISE, EST SOUHAITABLE.** Le referendum a été sans doute une confirmation de cette idée.

Quelles seront les conséquences financières des nationalisations ? On parle de la possibilité d'une nouvelle dévaluation.

La France a suffisamment dévalué. Une nouvelle dévaluation ne résoudrait pas tous les problèmes. D'autre part les pays étrangers bénéficiant d'une situation financière meilleure que la nôtre subissent cependant le contre-coup de la guerre et de la reconversion. Ils seront peut-être amenés à dévaluer leur monnaie avant de ratifier les accords de Bretton Woods.

A Bretton Woods, en effet, il a été décidé que les pays signataires ne pourraient dévaluer leur monnaie à leur gré.

La France pourrait, si elle en éprouve le besoin, procéder à un réajustement du franc dans le cadre de ces accords, réajustement qui ne modifierait pas ou prou les rapports du franc avec les autres unités monétaires.

Nous pourrons éviter la dévaluation si nous travaillons pour exporter et acquérir des devises en quantité suffisante. Nous n'avons plus d'or, et la réquisition des titres à l'étranger ne peut remédier complètement à la situation.

— Vous avez parlé des accords de Bretton Woods. Croyez-vous que la France puisse, pour sa part, en escompter beaucoup ?

— L'organisation monétaire internationale ne fonctionne pas encore, et de plus elle a des limites définies. Mais les accords de Bretton Woods constituent une armature dont la France ne peut sortir et qui sert de trait d'union entre notre pays et les pays étrangers.

— Sur un plan plus général, quels sont les rapports commerciaux entre la France et les pays étrangers. Les U.S.A. ne font-ils pas pression sur notre gouvernement ?

— Les U.S.A. nous aideront si nous travaillons. Ils sont favorables au développement d'échanges commerciaux entre particuliers. Ils ne sont donc pas étrangers à la récente décision du gouvernement de supprimer les missions d'achats. Le dirigisme, tel qu'il est conçu en France, commence à faire faillite, et la preuve en est faite quant au ravitaillement.

— Les crédits accordés par les Etats-Unis permettront-ils à la France de retrouver l'abondance ?

— Il règne déjà une activité économique considérable, activité qu'il ne faut pas confondre avec prospérité. Nous travaillons pour manger. Les devises acquises par l'exportation financeront nos importations et nous permettront de nous libérer des dettes contractées.

— Pensez-vous que notre pays puisse retrouver une place importante dans l'économie nationale ?

— C'est certainement possible. La France a un rôle à jouer et elle peut développer considérablement ses relations avec l'Empire. Il s'agit pour nous, et je n'insisterai jamais trop sur ce point, d'allier le travail à l'esprit de sagesse dont a toujours fait preuve le pays dans les moments critiques.

— Il y a une certaine contradiction dans notre politique économique : libéralisme à l'extérieur, dirigisme et capitalisme d'Etat à l'intérieur. Cette contradiction ne peut se maintenir.

— Effectivement. Et nous reviendrons aussi à un certain libéralisme intérieur. Il est des réformes souhaitables si elles sont prises dans un but économique et non purement politique, et l'Etat doit intervenir dans certains cas. Mais il ne doit pas s'immiscer partout. Il rencontrerait d'ailleurs l'obstacle de l'esprit français. Les Français ont, par tradition, l'esprit d'épargne et désirent posséder en pleine propriété les fruits de leur travail. Il s'instaurera un capitalisme du travail qui remplacera l'autre « capitalisme ».

Mais le plus important à l'heure actuelle est de créer une psychose du travail, de favoriser une aristocratie de l'esprit et non de caste. Les Français doivent se rendre compte qu'il est difficile de remonter la pente, de revenir à l'abondance, et il est indispensable qu'ils prennent pleinement conscience de leurs responsabilités à leurs échelons respectifs.

(Interview recueillie par Claude MARIN et Rémy FEQUANT.)

« Pas de monnaie saine sans économie saine. Pas d'économie saine sans organisation de la production et de la consommation en vue d'obtenir des prix stables et des bénéfices normaux. Pas d'organisation sans associations professionnelles à la base. L'intervention de l'Etat, aujourd'hui ruineuse parce qu'elle prétend tout régenter au sommet, sera fructueuse lorsqu'elle se bornera à susciter, à coordonner et à guider les efforts des producteurs... Que faut-il pour ramener la confiance et ranimer la finance ? La sécurité du lendemain. Des perspectives constructrices d'ordre et de paix. Des solutions pratiques, positives, aux problèmes immédiats qui nous pressent. Où les trouver en dehors de la Monarchie ?

HENRI. Comte de Paris.
(Programme.)

UN HEROS CHRETIE

GUY DE L

Un matin de juin 1940, les hasards de la guerre m'amenèrent au petit bourg d'Emancé, dans l'Ile-de-France. Emancé... c'était justement là que Guy avait passé tout l'hiver avec le 25e G.R.C.A. où il était maréchal des logis. J'eus l'idée de parler de lui, au petit bonheur, à un aubergiste.

— Si je connais le maréchal des logis de Larigaudie ? Ah ! je crois bien, me fut-il répondu, tout le monde le connaît ici et même qu'il était bien aimé. Pendant les mois d'hiver, il a organisé plusieurs fêtes pour amuser ses hommes, et aussi tout le village. Il s'en est donné du mal, je vous l'assure. »

Cher Guy ! je le vois aisément muant ses cuirassiers en artistes bénévoles et en choristes, dirigeant kermesses et loteries préparant quelque Noël routier pour les enfants du pays... Mais l'homme parle encore :

— Seulement, vous savez, il a bien « trinqué » le 25e G.R. J'ai reçu des nouvelles il n'y a pas très longtemps d'un petit 2e classe qui m'a écrit après avoir été gravement blessé. En Belgique, ils se sont trouvés avec leurs chevaux devant des chars, alors ils ont chargé. Tous les officiers y sont restés et la moitié des « sous-off » et pas mal d'hommes aussi. »

Je sentis mon cœur se serrer comme si, dès cette minute, j'avais été sûr de sa mort. Eh ! oui j'en étais sûr. Tel que je connaissais Guy, si son propre groupe de reconnaisance avait été taillé en pièces, il ne pouvait être parmi les survivants. Ce n'était pas possible. Là comme ailleurs, il avait dû se donner généreusement, se jeter hardiment dans la mêlée, réalisant pleinement notre prière scoute qui demande de se « donner sans compter, de combattre sans souci des blessures ».

⁂

Routier, il avait voulu l'être intégralement et il avait commencé par le commencement. C'est-à-dire qu'il avait commencé par marcher sur les routes de la Terre ,les vraies routes de pierres et de cailloux, comme tous ceux que les voyages tentent, que les horizons nouveaux fascinent. A l'âge où les louveteaux prennent leur premier contact avec les mystères de la jungle, Guy, dans la vieille demeure paternelle, transformait le grenier en batterie de frégate et « l'îlot du Grand Etang » en repaire de pirates. Puis il fait différents camps à travers la Fance comme scout et comme jeune routier. Dans ses premiers romans, il livre à pleines mains à l'usage de ses jeunes frères en scoutisme, ses expériences personnelles et ses aspirations, imprécises et confuses sans doute d'enfant avide d'espace et de courses folles, d'enfants généreux, tout prêt à se donner d'amour quand l'étincelle jaillira.

L'année 1934 allait voir son premier grand départ, car les routes d'Europe ne lui suffisaient déjà plus. Cette fois, avec *Vingt scouts autour du Monde,* c'est la Polynésie et l'Australie qui vont le voir, dans les camps fraternels, dresser sa tente.

De ce premier tour du monde, Guy allait revenir plus riche d'expériences et surtout ayant trouvé un but à ses aspirations vagabondes, ayant d'un coup réalisé ce qui, pour beaucoup d'autres, n'aurait jamais été que du grand tourisme. A l'étranger, il vit quel était encore le prestige de la France, mais combien il était en train de baisser. Il vit la carence d'une administration déficiente dans nos colonies, où les seuls efforts, nullement soutenus, des missionnaires entretenait la flamme. Dès lors, son action tendra de plus en plus à servir le prestige de sa nation partout où il faudra que le défi soit relevé. Monarchiste convaincu, il trouve, pour fustiger l'incurie d'un régime qui sabote comme à plaisir le rayonnement français des accents qu'on n'attendrait pas si vigoureux de la part de cet apôtre du sourire. Ecoutez ce cri d'indignation jailli de son cœur au cours du voyage suivant :

Au fur et à mesure du voyage, je me sens pris d'une colère et d'une haine pour cette République, et ce gouvernement qui sape complètement tout notre prestige à l'étranger et nous fait tomber dans l'estime de tous. On en est humilié jusqu'au fond du cœur. (Lettre de Sofia, Bulgarie, du 1er septembre 1937.)

⁂

1935 le retrouve *Par trois routes américaines.* A San Francisco, il se livre à une expérience digne d'un routier. Dans l'obligation d'y séjourner un mois, il cherche du travail et se fait embaucher comme second plongeur dans un restaurant français du quartier chinois. Mais voici ses conclusions :

J'ai passé dans ce restaurant des heures riches d'enseignement. Rudes physiquement et moralement. J'en suis sorti regrettant les braves gens que j'y ai rencontrés mais chantant de joie à ma liberté retrouvée. Bob et les autres sont restés.

Il y a pourtant des ranchs et des fermes où ils pourraient travailler au grand air. Des occupations où ils pourraient créer quelque chose de leurs mains : menuisier, charpentier, forgeron, ou photographe. Mais la civilisation a tué les vrais métiers.

Laver mille assiettes par jour est du même ordre que donner un tour de clé pendant des heures à une série de boulons qui passent. Ces métiers, si on peut les appeler ainsi, où l'homme devient une machine, étouffent la beauté du travail.

Pour spiritualiser le geste sans pensée de l'ouvrier moderne, il faudrait élever ce dernier à la conscience de sa dignité véritable, de sa qualité d'enfant de Dieu. C'est toute la cité chrétienne qu'il faudrait rebâtir.

En 1936, ' écoute, au cours d'une lente promenade à travers les Australes, les Touamotou, les îles de la Société les *Résonances du Sud.* Au delà des « chants et des danses dont l'atmosphère trouble englue l'âme et le cœur », il a entendu une autre voix qui ressemble étonnamment à un appel : celui des lépreux perdus aux confins du monde.

Enfin, c'est 1937. A force de patience, de ténacité, et de préparation minutieuse, il va se lancer sur *la Route aux aventures,* seul avec Roger Drapier, un autre scout-routier, à bord d'une voiture américaine à deux places équipée de pneus anglais. Les marques françaises, bien entendu, s'étaient récusées, mais du moins, un petit drapeau français sur l'aile droite naturalisait *Jeannette !*

Et c'est la liaison Vogelenzang (près de Harlem) Paris-Saïgon, une prouesse sportive remarquable et non assez remarquée et surtout un grand geste national. J'allais dire patriotique.

M. Goerger, secrétaire général de la Croisière Jaune, un aîné par conséquent plein d'expérience, a déclaré : « Paris-Calcutta, essayez-le. Ce sera du beau « sport ». Mais Calcutta-Saïgon en automobile impossible... impossible... »

La première partie du voyage n'est qu'une promenade. A partir de Téhéran, la grande aventure commence. Les routes d'Afghanistan sillonnées d'authentiques

DEUX RÉALISATIONS DE LA MESNIE

Notre numéro spécial :

" VACANCES "

Douze **pages abondamment illustrées, paraîtra le 15 juillet, jour de la Saint Henri.**

Vous y trouverez, en plus de nos chroniques habituelles :

— **Une passionnante rétrospective sur le** Tourisme sous l'Ancien Régime.

— **Des conseils de lecture pour vos vacances.**

— **Une « introduction à la vie rurale ».**

— **Des idées, des textes, des thèmes choisis pour vos** fêtes et feux de camp.

— **Une page entière de** chansons royalistes **pour la marche et la veillée.**

— **Des thèmes de propagande royaliste et** nos raisons pour la Monarchie.

Réalisé entièrement par une équipe de Mesniers, ce numéro sera servi gratuitement à nos abonnés.

Un tirage supplémentaire, et très limité, sera mis en vente au prix de 10 francs l'exemplaire. Hâtez-vous de le demander au siège de LA MESNIE.

LE CAMP SAINT-LOUIS

Du 18 au 25 août, la Mesnie invite tous ses lecteurs, tous ses amis et tous les jeunes royalistes et sympathisants à participer à son camp annuel de vacances.

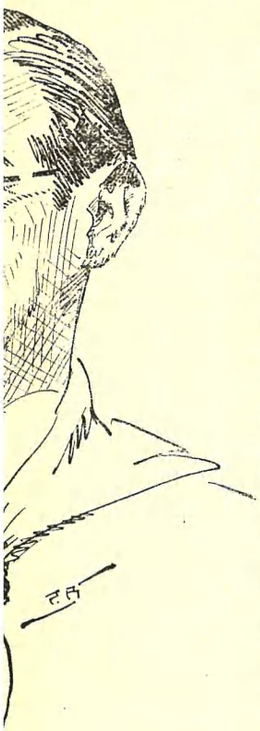
Dans une atmosphère unique de fraternité monarchiste, vous passerez une semaine de plein air, au cours de laquelle les dirigeants de la Mesnie vous permettront d'approfondir vos convictions, vous apporteront leur expérience, vous aideront à vivre plus intensément et à rayonner.

Le dimanche 25 août, jour de la Fête de SAINT LOUIS, de grandes cérémonies et une veillées monarchiste clôtureront ces journées de joyeuse amitié.

Faites-vous inscrire sans tarder à LA MESNIE, 11, faubourg Montmartre, Paris (9e) pour recevoir en temps utile tous les renseignements nécessaires.

V ET MONARCHISTE :

ARIGAUDIE



bandits à cheval, puis, après la passe de Khaïber que les romans coloniaux anglais ont rendue célèbre, ce sera l'Inde prestigieuse: réceptions chez les gouverneurs de provinces, chez le vice-roi, chasses au tigre ; le mois de novembre ne sera qu'un beau conte des Mille et une Nuits. Mais les difficultés sont plus loin. A son arrivée à Péchawar, Guy a trouvé un télégramme ainsi conçu : *Gouvernement birman fait connaître impossible voyager par automobile de Chittagong à Akyab ou Akyab à Rangoon.*

Et Guy ajoute, très simplement : *Nous savions bien que le Bengale et la Birmanie sont infranchissables en automobile, mais c'est justement pour cela qu'il est amusant d'essayer de passer.*

Et ils passèrent, franchissant le delta du Gange, formé de mille bras qui coulent dans une jungle marécageuse. Partis de Calcutta le 8 décembre, ils arrivent le 7 février à Rangoon, capitale de la Birmanie, reçus en triomphateurs pour avoir réalisé un exploit qu'aucun Anglais n'avait jamais réalisé.

L'on relève sur le « Journal de route » de Guy ces lignes :

Notre vie est passionnante et nous nous sentons comme soulevés par l'allégresse de la conquête. Il y a tant d'âpre plaisir à lutter ainsi dans l'haleine enfiévrée de la jungle et des marécages, contre un sol qui se défend pied à pied, avec presque de la haine, à ouvrir le premier devant soi son propre chemin, à s'endormir avec chaque soir, en arrière, des barrières abattues réputées infranchissables et, vers l'avant, l'inconnu des obstacles nouveaux. Nous ressentons vraiment le plaisir orgueilleux des traceurs de route

Plus douce que la joie brutale du combat journalier, nous éprouvons aussi, nous sachant les porteurs de rêves de quelques milliers de garçons, la sensation de vivre pour eux quelque chose de rude, de beau et de grand.

Mon Dieu, m'écrivait un ami, soyez bon pour nos frères scouts Guy et Roger, qui ont une belle vie et nous permettent de moins mépriser la nôtre.

C'est à cause de cela que nous sommes passés.

Le reste fut une triomphale promenade, à travers l'Annam jusqu'à la Cochinchine. Enfin Saïgon, le terme d'une merveilleuse aventure.

Joyeux d'avoir réussi cette liaison pacifique, Guy notait sur la dernière page de son journal de bord :

L'aventure de Paris-Saïgon est, cette fois, bien achevée ! Il n'est plus que de songer à la suivante.

La suivante aventure ne devait pas être telle qu'il l'avait imaginée...

⁂

Voilà six ans qu'il est tombé pour la France, on peut dire un des tous premiers, puisque c'est le lendemain même de l'attaque qu'une balle le frappa à Musson, sur le territoire belge. Et quand, avec ce recul on considère cette vie si jeune splendidement vécue, il me semble qu'elle arrivait tout naturellement à son terme, à son terme normal, en cette radieuse journée du 11 mai. Comme s'il était mort de sa belle mort, comme si sa belle mort, à lui, c'était de recevoir une balle en plein front...

Il n'est, pour s'en convaincre, que de relire cette lettre qu'il adressait à une cheftaine de Saïgon peu de temps avant son premier et ultime combat, et qui est bouleversante :

J'ai toujours eu la nostalgie du Ciel, l'occasion est trop belle d'aller voir le vrai pays de la lumière, de la beauté, de l'amour, mais priez bien pour ma pauvre maman.

Sa pauvre maman ! Les mains maternelles, pieusement, ont recueilli les manuscrits et les lettres qu'il avait laissés. Quand a paru *l'Etoile au grand large*, ce fut comme une révélation et nous qui l'avions connu, nous nous sommes sentis tout à coup bien indigne à côté de cette âme de saint. Et nous avons senti aussi comme un regret de n'en pas avoir, pendant qu'elle était parmi nous, deviné toute la sainteté.

Est-il besoin de conclure ? Est-il besoin d'insister sur la signification profonde de cette vie brève mais fulgurante ? Est-il besoin d'ajouter que Guy de Larigaudie n'a pas cessé de rayonner ?

Contentons-nous simplement de rapporter pour finir, le geste de petits garçons qui, dans sa spontanéité, dans sa naïveté, est lourd pourtant de signification. C'est la cheftaine de Saïgon qui écrit :

C'était en juillet. Au local, nous faisions place et murs nets pour les vacances. On enlevait tout. Mais les Loups se sont refusés à décrocher un portrait de Guy (le grand sourire au départ de Hollande..) : « Chef, on l laisse, lui.. » Et même, avisant un drapeau et le fixant sous le portrait : « Chef il va garder le drapeau. » Et nous avons fermé la porte sur cette garde d'honneur.

Georges CERBELAUD-SALAGNAC.

Une enquête du " Courrier de la Mesnie "

Que penser de l'Affaire Marcel Paul ?

Nous n'avons pas l'habitude, au « COURRIER DE LA MESNIE » de prendre parti dans les querelles partisanes. Par contre, nous avons toujours hautement manifesté notre volonté de contribuer, par tous les moyens en notre pouvoir, à assainir la vie politique française. Nous savons bien qu'il n'est pas de climat plus pernicieux que celui de la république parlementaire. Nous ne pouvons, cependant, admettre que certaines méthodes, qu'on pouvait croire abandonnées de tous les hommes intègres, refleurissent dans une époque qui n'est que trop portée à l'oubli de la dignité individuelle.

C'est pourquoi nous nous faisons un devoir de reproduire l'article ci-dessous, paru dans ESSOR le 30 mai, sous la signature d'André Chassaignon. Nous serions heureux de recevoir l'opinion de nos amis sur cette affaire et nous nous ferons un devoir de publier, dans notre prochain numéro, les lettres les plus intéressantes.

LA POLITIQUE ET L'HONNEUR

Marcel Paul est l'objet d'une violente campagne. Claude Bourdet, qui fut son compagnon de déportation, prend sa défense et, dans le même temps, proteste contre une campagne inverse menée par les amis de Marcel Paul contre Henri Frenay.

Beau sujet de raillerie pour les professionnels de la politique. « M. Claude Bourdet ne sait plus où donner de la plume ! » s'écrient en chœur les amis et les ennemis des deux victimes.

Je ne trouve pas cela si plaisant.

Nous avons tellement perdu l'habitude de considérer les choses d'un point de vue humain que ce Bourdet-don-Quichotte nous paraît un écervelé, un hanneton qui vole et bourdonne au secours de deux partis adverses, soucieux avant tout de s'étriper et de se pourfendre.

Non, je ne trouve pas cela si plaisant.

Et je pense que l'attitude de Claude Bourdet est au contraire parfaitement logique et digne de respect. Il ne défend pas des partis, mais des hommes qu'il connaît et qu'il estime à leur juste valeur. Pourquoi le communiste Marcel Paul serait-il forcément un assassin et l'anticommuniste Frenay un prévaricateur ? Qu'ont à voir les opinions et les étiquettes avec l'honnêteté et la droiture de ceux qui les professent et les portent ? Claude Bourdet refuse de considérer des politique lorsqu'il s'agit d'honneur. Il est encore des hommes pour en rire. Tant pis pour ces hommes. Le conformisme stérile des programmes et des dogmes les voue au desséchement et au mépris.

Que Marcel Paul ait réussi ou non à la Production Industrielle ; qu'Henri Frenay ait échoué ou non au ministère des Prisonniers, est une autre question. Qu'ils soient communistes ou non est en dehors du sujet. Mais qu'on les attaque sur un point aussi grave que leur honneur ; qu'on lance contre eux des accusations aussi formelles qu'anonymes ; qu'un matricule de Buchenwald puisse dire sans se nommer à Marcel Paul qu'il est un criminel ; qu'un K.G. non dénommé puisse dire à Henry Frenay qu'il est un voleur, là est le scandale et la lâcheté.

Claude Bourdet s'est souvenu que dans la Résistance — la vraie — les opinions politiques ne prévalaient point contre les faits d'armes. Il a porté témoignage pour deux de ses compagnons de combat. Lui seul s'est montré fidèle à l'esprit de la Résistance que tant d'autres ont corrompu pour leurs fins partisanes. Qui donc a encore le courage d'en rire ?

André CHASSAIGNON.

PANORAMA DE LA PRESSE JEUNE

DU RÉFÉRENDUM AUX ÉLECTIONS

Pour la seconde fois dans son histoire, la France connaît une Constitution mort-née. Ce fait n'est pas tellement rassurant si l'on songe que l'inapplication de la Constitution de 1793, bien qu'elle fût acceptée par referendum, a coïncidé avec la Terreur.

Chose étonnante, les plus chagrins ne sont pas ceux qui l'on défendue le plus âprement. Alors que l'AVANT-GARDE se borne, dans son numéro du 8 mai, à placarder en lettres énormes des consignes comme :

Hardi, les jeunes, tous unis...
à la bataille du 2 juin.
ou : Balayons nos ennemis.

JEUNESSE accuse le coup avec beaucoup moins de résignation.

La Constitution n'était pas pour nous affaire de « virgules » ou de « subtilités juridiques ou électorales ». Elle avait un contenu progressiste, elle était l'enjeu d'une bataille entre le capitalisme et la classe ouvrière, et c'est pour cela que nous lui avons apporté tout notre appui.

Aujourd'hui, les forces réactionnaires et cléricales vont chanter leur victoire acquise avec le soutien de ces gribouilles politiques dont le « républicanisme » ne résiste pas aux préoccupations électorales.

Nous n'avons pas à nous perdre en considérations. Le fait est là, la réaction est regroupée, l'offensive est lancée contre la laïcité, contre les réformes voulues par les masses laborieuses et nécessaires au redressement rapide de notre pays. Nos libertés et nos droits sont en danger.

Le 16 mai, JEUNESSE reprend le même thème avec une violence accrue :

Il n'est pas douteux que nous assistons actuellement à une offensive réactionnaire de grand style.

Cette offensive a marqué un point le 5 mai avec l'échec de la Constitution.

Nous préférons la vérité, même désagréable, à une dangereuse béatitude. On peut prévoir dès maintenant que la réaction bourgeoise ne s'arrêtera pas là. Elle va tenter de reprendre un à un les avantages et les libertés que les travailleurs ont si chèrement conquis.

Son but final est un nouveau « 6 Février » qui, amenant une dictature fasciste, mettrait solidement à l'abri les privilèges des trusts et des banques.

Pour barrer la route au progrès, pour sauvegarder ses privilèges de classe possédante, la réaction a fait bloc le 5 mai dernier contre la République en rejetant la constitution présentée par le parti socialiste et le parti communiste.

Peu importe à la réaction, aux néo-fascistes, de plonger à nouveau le pays dans 7 mois de provisoire, peu lui importe que le chômage aille sans cesse en s'aggravant, peu lui importe que la France reste terrassée et n'ait pas la force de parler haut lors de l'élaboration des traités de paix, peu lui importe tout cela, pourvu que leurs intérêts égoïstes et bas soient sauvegardés.

Mais ces Messieurs ont compté sans la Jeunesse laborieuse qui en a assez de ces méthodes, qui en a assez d'être exploitée et asservie, qui en a assez de se faire massacrer tous les 25 ans sur les champs de batailles pour emplir les coffres-forts du capitalisme international.

Nous avons aujourd'hui notre mot à dire; devant le danger réactionnaire nous crions de toutes nos forces : « Halte-là ! » Nous ne voulons plus de votre régime abject basé sur le culte de l'argent; nous ne voulons plus connaître le régime des exploiteurs et des exploités; nous ne voulons plus travailler pour engraisser et enrichir les profiteurs de toutes sortes; nous voulons vivre en hommes libres !

Jeune travailleur, je suis certain que telle fut ta réaction, à l'annonce des résultats du referendum.

Emporté par la rancœur, les Jeunesses Socialistes vont jusqu'à menacer leurs adversaires de la guerre civile, ainsi qu'en témoignent les lignes ci-dessous :

Mais la lutte ne se situe pas seulement au Parlement. Ce n'est pas la Chambre des députés qui a fait échec au fascisme en 1934. Celui-ci a reculé devant la volonté des masses populaires démontrée par la grandiose manifestation du 12 février et par la grève générale. Pour battre la réaction, il faut qu'une majorité républicaine élise un Parlement républicain. Mais il faut aussi et surtout que les travailleurs soient décidés et prêts à défendre leurs libertés, prêts à répondre à l'appel de leurs organisations, prêts éventuellement à s'opposer de toutes leurs forces à un coup de force réactionnaire.

Et, le 23 mai, JEUNESSE adresse aux « réactionnaires » ce nouvel « avertissement » :

Nous saurons être sans pitié. Nous briserons leur opposition égoïste en employant contre eux, s'il le faut, les armes qu'ils employèrent contre nous jusqu'à présent. S'ils nous y forcent, nous saurons nous souvenir que partout dans le monde le prolétariat a des martyrs à venger.

Nous savions déjà que les Jeunesses Socialistes ne répugnaient pas à mater leurs contradicteurs par la violence, mais nous ne pensions pas qu'elles prendraient les armes au cas où la « volonté populaire » leur serait défavorable La liberté n'existe donc qu'à sens unique. Nous voilà prévenus. Mais, au fait, n'existe-t-il pas une loi sur la presse qui prévoit la répression de tels propos ?

LE REVEIL DES JEUNES (organe des jeunesses socialistes juives) tire plus sagement les leçons de l'échec du referendum, dans son numéro du 15 mai :

..Quelle est la signification de ce referendum ? Qu'on ne peut actuellement élaborer une Constitution qui obtient dix millions de suffrages contre dix millions d'autres, et ceci est aussi valable pour ceux qui ont préconisé le « non ». Ainsi la nouvelle Constitution a déjà ses limites tracées. Malgré leur volonté de conciliation les partis ouvriers, et en premier lieu le Parti Socialiste qui reprend le mot d'Edmond Depreux : « Pas de Sénat avoué ou camouflé », n'admettront pas un frein à la volonté populaire, et d'ailleurs, le vote du 21 octobre 1945, a été vraiment significatif. Il en est de même pour la laïcité de l'Etat, le droit de vote des femmes, et les droits des travailleurs (droit de grève, syndicat, délégués ouvriers à l'entreprise), ne peuvent être méconnus.

Malgré tout l'œuvre constitutionnelle ainsi que la prolongation de l'Assemblée Nntionale Constituante dépend du scrutin du 2 juin.

Et, le 1er juin, expose en ces termes les raisons pour lesquelles il invite les jeunes à voter « Socialiste » :

Les jeunes, par leur dynamisme et leur force sont épris de liberté. Ce n'est qu'en votant Socialiste qu'ils pourront voir se réaliser toutes les revendications essentielles : statut de l'apprentissage, pré-salaire, foyers et maisons de jeunes, démocratisation de l'armée, droit à la culture, droit à la vie.

Seul, le Parti Socailiste présente une synthèse entre l'économie planifiée et le plein épanouissement des libertés civiques.

ESSOR, soucieux avant tout de garder son indépendance politique, nous livre à chaque numéro de judicieuses réflexions qui, si elles ne sauraient pas toujours nous satisfaire, méritent cependant notre estime sympathique

Le 16 mai, c'est Maurice Clavel qui écrit :

..Il ne faut pas oublier que, si le parti communiste a réussi à couper la France en deux sur la question constitutionnelle, ce n'est pas une raison pour entrer dans son jeu et pour en faire autant. Il ne faut pas oublier que, si dix millions de voix ont dit NON, neuf millions ont dit OUI, et que, compte tenu du bourrage de crâne, des pressions par affiches blanches, des sournoiseries administratives et des falsifications, cela représente une minorité importante. Et nous ne pouvons nous résoudre à supprimer, même mentalement, les minorités.

Après avoir dit quelle *paternité morale* il ressentait *pour ce jeune homme qui, sorti de chez lui, ce dimanche-là, pour aller voter NON, regarda la tête des gens qui se disposaient à voter de même et vota OUI par réaction,*

Maurice Clavel conclut :

Si le referendum du 5 mai représente une chance de salut, ce ne peut être suffisant à ceux qui conçoivent le dessein ambiteux mais salutaire de révolutionner la vie politque française, à ceux qui comprennent que la première des tâches est de briser les cadres des partis et de prendre, à l'intérieur des uns et des autres, tous ceux qui sont d'accord sur des principes très simples et très purs : dissocier la révolution du communisme le non-communisme de la réaction, et le drame français de sa figuration électorale.

APRÈS LES ÉLECTIONS

Nous ne pouvons faire du « COURRIER DE LA MESNIE » une tribune électorale. Depuis quelques mois, notre revue de presse est envahie par les échos des élections, referendum et autres consultations du « pauvre peuple souverain ». Nous nous bornerons donc à résumer, pour cette fois, la façon dont les deux grands partis marxistes, communiste et socialiste, ont enregistré les résultats du 2 juin.

A l'AVANT-GARDE, on chante victoire... comme toujours. Que le parti communiste ne soit plus le « premier parti de France », peu importe. L'essentiel est que :

L'anticommunisme ne paie pas. Une fois de plus, nos camarades du parti socialiste en ont eu la preuve. La tactique anticommuniste de leurs dirigeants a amené un très net recul de leur parti. Elle s'est retournée contre eux.

Cela est profitable à la réaction.

Aussi, si nous ne voulons pas que les ennemis de la jeunesse marquent encore des points, il nous faut unir nos efforts.

C'est pourquoi nous saluons avec joie les nouvelles qui nous arrivent de partout, annonçant les prises de contact entre les organisations de la jeunesse démocratique en vue de la constitution d'un vaste rassemblement laïque de la jeunesse anti-fasciste.

(5-11 juin).

JEUNESSE, le même jour, cache mal son dépit d'un échec de son parti.

Il serait vain, écrit-il, *de vouloir ignorer le recul que nous avons enregistré à la suite de la dernière consultation du 2 juin. Les forces réactionnaires et cléricales affermissent leur position.*

Il serait également inutile et stupide de passer son temps en regrets ou en lamentations. L'enjeu de la bataille dépasse largement le cadre d'une campagne électorale. La lutte se poursuit !...

Et surenchérissant, à son habitude, sur les campagnes menées par leurs « amis » d'extrême gauche », les Jeunes Socialistes se déclarent prêts à s'unir avec tous ceux qui veulent lutter
contre l'Eglise pétainiste non épurée qui va tenter de poser ses goupillons sur les institutions de la jeunesse, sur les foyers, sur les maisons de jeunes qu'elle ne tient pas encore.

C'est dans cette atmosphère que se constitue en ce moment le « RASSEMBLEMENT LAIQUE DE LA JEUNESSE ANTIFASCISTE » sur lequel nous aurons l'occasion de revenir longuement dans notre prochain numéro.

CENTRE D'ETUDES ET DE DOCUMENTATION

SOMMAIRE des feuillets 40 et 41

Editorial : Elections françaises.

L'Union des Protestants monarchistes.

Un texte de **Bainville :** L'exemple de la Restauration.

Thèmes de propagande : « La Monarchie est-elle possible ? ».

Et le texte de l'exposé fait à la Mesnie de Paris sur : « Le Roi et l'Eglise ont-ils trahi Jeanne d'Arc ? ».

Renseignements et adhésions (300 fr., 1.000 fr. par an) : au Siège, 9, rue d'Artois, Paris-VIIIe. Elysées 50-16.

au royaume de l'esprit

Les livres

LA FRANCE DE LOUIS XIV
de Pierre GAXOTTE

Malgré tout ce qu'on a écrit contre Louis XIV, on ne prononcera point son nom sans respect et sans concevoir à ce nom l'idée d'un siècle éternellement mémorable.
VOLTAIRE.

Le siècle de Louis XIV est essentiellement le siècle de l'unité et de la grandeur française et c'est pourquoi il est à jamais mémorable. Certes, la notion d'unité n'est pas chose nouvelle aux Français de ce temps, mais elle est plutôt mouvante et se confond encore avec les principes féodaux de suzeraineté et de vassalité. Il s'agit de la fixer en donnant à ce territoire sa forme définitive et le mérite de Louis XIV est d'avoir, à l'intérieur de frontières nouvelles mais solides, forgé un grand Etat, UNE NATION.

A sa mort, la Lorraine, la Savoie, Nice et Avignon peuvent n'être encore que des pays étrangers ou des enclaves, derrière les murailles de Vauban, il n'y a plus qu'une seule nation. Construite d'une autre manière et sur un autre plan que les Etats uniformisés de notre époque, prodigieusement diverse et originale, attachée à ses usages locaux, respectueuse de disciplines morales dont l'absence se fait aujourd'hui cruellement sentir, et cependant hérissée de libertés que nous n'imaginons même plus, cette nation est une, par la personne du Roi et par l'attachement qu'elle lui porte, comme à l'incarnation vivante de toutes les patries réunies dans la patrie commune. Les Français, qu'ils soient d'Alsace, de Flandre, de Normandie, du Roussillon, de Franche-Comté ou de Bourgogne, se sentent sujets du même Prince et membres du même peuple.

La Révolution, les guerres de l'Empire, les guerres de 1870, 1914, 1939 ont pu passer, la nation française forgée par Louis XIV n'a pas bougé. Comment ce résultat a-t-il pu être obtenu ? « La France de Louis XIV » en donne une idée très complète, en illustrant à souhait la phrase de Colbert citée en exergue sur la couverture : « Songez que nous ne sommes pas un règne de petites choses. »

Et, tour à tour, l'auteur fait le portrait du roi, analyse son caractère et le montre au travail. « Le travail n'épouvante que les faibles » a dit Louis XIV — voilà le grand mot du roi : le travail, et « personne ne l'a prononcé, écrit Pierre Gaxotte, avec plus de sérieux, personne n'a fait son métier avec une application plus soutenue, personne n'a trouvé plus de joie à accomplir son devoir ».

Puis l'écrivain nous expose les principes de base de la Monarchie, démonte le mécanisme du gouvernement, et nous montre la Monarchie Administrative se constituant à petits coups, méthodiquement.

Il nous promène à Versailles et sur les champs de bataille de l'Europe, il nous fait visiter les fortifications de la frontière. Il nous présente les grands hommes de ce siècle grand entre tous, Colbert, Louvois, Turenne, Condé, Vauban, il étudie leurs défauts et leurs qualités, leurs doctrines et les principes de leur politique. Il nous fait toucher du doigt les réalités économiques et évaluer le rôle de l'argent dans l'histoire de l'époque, passant outre, par là, à l'espèce de pudeur spiritualiste qui a souvent paralysé les historiens. Il ne nous épargne ni les luttes religieuses, ni les cabales de la Cour, ni les conditions de vie des paysans et des ouvriers. Rien n'est oublié, rien n'est laissé dans l'ombre, et, sous sa plume, tout devient simple et facile à comprendre.

On a beaucoup écrit sur le Grand Siècle et ce n'était pas chose facile que de présenter des faits assez connus sous un aspect intéressant et nouveau. « La France de Louis XIV » à cet égard est une étude historique d'une remarquable honnêteté.

André GROSSET.

★

La peinture

GAUGUIN

Après avoir évoqué Cézanne, nous parlerons de Gauguin, autre peintre attirant dans les œuvres duquel les peintres modernes ont trouvé une libération définitive de la peinture de tradition.

Gauguin ne découvrit sa vocation de peintre qu'après avoir voyagé comme matelot, puis réussi comme agent de change. Le démon de la peinture viendra troubler une vie calme, aisée, fera de lui un isolé, un errant. Il commence à peindre pour se distraire, connaît les impressionnistes et entre à leur école. Huysmans juge alors sa peinture comme « **une dilution des œuvres incertaines de Picasso** ». L'année suivante, en 1880, le même critique place son étude de vie à côté de celle de Rembrandt. Ceci indique déjà la valeur, la puissance des esquisses de Gauguin.

Après un voyage au Danemark, pays d'origine de sa belle-famille, il rentre en France et y connaît la misère qui s'acharnera à le faire souffrir, le hantera jusqu'à sa mort. Pour lui échapper, il fuit en Bretagne, à Pont-Aven. Il y travaille, solitaire malgré la proximité de « **ces messieurs de l'Ecole** » qui le dédaignent, et fait incidemment la connaissance de Sérusier.

Dès son premier exil du monde, Gauguin nous révèle ses raisons : « **J'aime la Bretagne, le primitif ; quand mes sabots résonnent sur le sol de granit, j'entends le son sourd, mat et puissant que je cherche en peinture.** » Ce goût du primitif, Gauguin le possède si fort qu'il ira jusqu'à Tahiti par deux fois pour le satisfaire. Là il vit parmi les indigènes, parfaitement heureux. Dans son manuscrit poétique de Noa-Noa ou l'île odorante, il admire cette nature luxuriante et partage la vie simple des Tahitiens d'où la notion de mal semble être exclue.

« C'était si simple de peindre comme je voyais, de mettre sur ma toile, sans tant de calculs, un rouge, un bleu... Dans les ruisseaux, des formes dorées m'enchantaient. Pourquoi hésitais-je à faire couler sur ma toile tout cet or et toute cette joie du soleil ? »

Les amateurs, un peu habitués à la peinture de Pont-Aven, ne peuvent admettre cette richesse intense de coloris, cette invraismblance de tons qu'on leur offre.

Sa doctrine s'est précisée peu à peu. Dès son second séjour en Bretagne, il conseille à ses élèves « **de ne pas trop copier d'après nature, car l'art est une abstraction, mais d'en tirer en rêvant devant elle, et de penser plus à la création qu'au résultat. C'est le seul moyen de monter vers Dieu en faisant comme notre divin maître.** » Il dit encore que « **l'art primitif procède de l'esprit et améliore la nature. La vérité, c'est l'art cérébral pur, l'art primitif** ».

Gauguin renverse délibérément l'idole grecque pour admirer passionnément l'art égyptien. Après ces deux voyages à Tahiti, il pousse de plus en plus sa théorie de la peinture. « **Une fleur ne consiste pas seulement en ce qu'on voit d'elle, en son aspect évident, immédiat, elle est avant tout dans ce que d'elle on ne voit pas.** » Il veut donner à ces formes peintes, par une juste transposition « **un autre aspect de l'unique vie** ». C'est à cette transposition que Gauguin s'attachera. C'est à cause d'elle que la violence des couleurs et leur invraisemblance refuseront l'émotion à ceux qui ne voudront pas participer eux-mêmes, par le truchement de l'artiste, à cette découverte de la vie cachée.

Les théories de Cézanne, de Gauguin mettent en lumière les divers courants de la peinture moderne. A la galerie Charpentier vint de s'ouvrir l'exposition de l'Ecole de Paris, où plus de cinquante artistes cherchent une solution à la représentation peinte du monde et de l'homme. On y retrouve l'empreinte formidable des deux grands peintres. Terminons en citant encore Gauguin : « **L'artiste agit, quand il crée, comme la nature elle-même, dans une liberté limitée seulement par des lois nécessaires qu'un seul mot résume : l'harmonie. Pour qui sait voir, l'œuvre d'art est un miroir où se reflète l'état d'âme de l'artiste. Ce besoin de créer, de s'exprimer quelquefois avec impudence, et ces états d'âme à déceler chez les artistes permettent un diagnostic lumineux de notre époque. Chacun le fera et l'interprétera comme bon lui semblera.** »

M. BASTARD.

Le cinéma

LE CAPITAN

Le Capitan ou « Les Mousquetaires au Far-West », écrit plaisamment Georges Sadoul. Il est vrai que le dernier film de Robert Vernay, tiré d'un roman de cape et d'épée de Michel Zévaco, n'a d'autre prétention que d'amuser un public rendu friand d'aventures par les plus célèbres bandes américaines.

Et pourtant, **Le Capitan** est un film bien français. Un peu des « Trois Mousquetaires », beaucoup de « Capitaine Fracasse » et plus encore de « Cyrano ». Il y avait là un écueil que Bernard Zimmer, adaptateur et dialoguiste, a su éviter de la plus spirituelle façon : en poussant légèrement à la caricature ses personnages de mélodrame. Il établit ainsi avec le public une sorte de complicité bon enfant. Tout le monde semble s'amuser : l'auteur, les acteurs, et surtout les spectateurs.

Car la preuve est faite que le public est encore capable d'aimer le mélodrame. Ces chevauchées dans la brume du matin, ces duels où l'on s'embrasse, et ceux où l'on se tue, ces thaumaturges empoisonneurs et ces conspirateurs en dentelles, tout cela fait partie d'un univers familier à notre enfance, où les traîtres ont vraiment des visages de traîtres et les héros de rayonnants sourires de jeunes premiers. Ce qui ne manquera pas de nous séduire, dans **Le Capitan**, c'est que le jeune héros se fait le vengeur et le chevalier du petit Roi Louis XIII, un adorable petit Roi de quatorze ans qui conquiert d'emblée la sympathie du public.

L'interprétation est bonne. Citons particulièrement Jean Paqui, qui manie l'épée avec maestria et conviction ; Pierre Renoir, duc d'Angoulême rebelle puis repentant ; Aimé Clariond, Concini antipathique à souhait ; Lise Delamare, Claude Génia, Sophie Desmarets, Huguette, Duflos, Maurice Escande, toute une pléiade de bons artistes qui jouent, ou plutôt vivent ces aventures avec une flamme bien convainquante. Enfin Jean Tissier, valet de comédie, témoigne devant la hausse des prix d'un ahurissement que partage le public d'aujourd'hui.

François CHATEL.

La Vie de la MESNIE

LES ORIGINES ROYALES DU DRAPEAU TRICOLORE

On nous pose quelquefois cette question : « Quel serait le drapeau de la Monarchie ? ». Belle occasion pour redresser certaines idées préconçues et rappeler à ceux qui l'ignorent comment est né le drapeau tricolore.

On sait l'interprétation de l'Histoire « officielle » : le drapeau réunirait le bleu et le rouge du blason de Paris au blanc, couleur royale. Rien n'est moins exact.

Il ne semble pas que la France monarchique se soit attachée à un emblème plutôt qu'à un autre. L'oriflamme de Saint-Denis était rouge, la bannière de Philippe Auguste bleue comme celle de Saint Louis ; celle d'Henri IV « de velours violet ». Toutefois, à côté de ce drapeau, on voit apparaître, dès Charles V, les **« couleurs du roi » bleue, blanche et rouge.** C'est ce premier drapeau tricolore que conservèrent simultanément la Hollande et le Luxembourg.

La livrée du Roi était aussi tricolore, de même que ses gardes habillés par Louvois. Comment donc a-t-on pu faire, un moment, du blanc la couleur royale ?

Cette confusion a une origine purement militaire. A partir du seizième siècle, le blanc signale dans toutes les armées le plus haut degré dans l'échelle des commandements. Au dix-septième siècle, les « couleurs du Roi » vont se fractionner. La cornette blanche est réservée aux colonels-généraux; la rouge aux mestres de camp ; la bleue aux commissaires généraux. De même dans la marine : le pavillon blanc était réservé au grand amiral, le rouge au vice-amiral, le bleu au contre-amiral. On voulait ainsi montrer que tout chef militaire exerçait une parcelle de l'autorité royale.

Dès avant la Révolution, les trois couleurs avaient pris un sens national. C'est ainsi que, pour célébrer la glorieuse paix de Versailles, en 1783, les femmes avaient porté des toilettes aux trois couleurs. Cependant, c'est la volonté de l'Assemblée Nationale qui, en 1790, leur donna un caractère officiel, en prenant la décision de placer au coin supérieur du pavillon amiral un « yacht » tricolore. Cette disposition fut bientôt adoptée par tous les drapeaux de l'armée et, après la disparition de la Monarchie, ce canton envahit tout le drapeau en empruntant les formes et les dispositions les plus diverses

La disposition actuelle n'a été rendue obligatoire que par Napoléon Ier.

Par un revirement imprévu, les trois couleurs devinrent ainsi odieuses aux émigrés et le Prince de Condé, en créant son armée sur les bords du Rhin, conserva tout naturellement la cornette blanche qui était l'insigne de son office de colonel général de l'infanterie. C'est ainsi que les deux drapeaux s'opposèrent sur les champs de bataille.

Quant à la cocarde blanche, réglementaire dans l'armée française jusqu'à la Révolution, elle fut imposée à Louis XVIII par... les Maréchaux de l'Empire ! Si le drapeau blanc n'est pas l'emblème de Rocroy ni de Fontenoy, il est celui du Trocadéro et d'Alger et, à ce titre, mérite tout de même une place dans nos cœurs.

Une querelle de drapeau mal engagée a empêché le retour de la Monarchie, après les désastres de 1870-71. Quelques notions d'histoire auraient empêché ce malentendu. Les trois couleurs sont nôtres comme elles sont le drapeau de tous les Français. En elles palpitent six siècles d'histoire.

Cette pauvre colonne que nous consacrons, dans chaque numéro du Courrier, à « la vie de la Mesnie » est, en réalité, bien étroite pour nous permettre de donner à tous nos amis une idée un peu précise de notre activité réelle. Nous nous en excusons et nous en profitons pour souhaiter que les jeunes monarchistes de France viennent nombreux, cet été, au camp de vacances annuel de la Mesnie, et prennent ainsi des contacts plus cordiaux et plus humains avec nous. Ce camp doit être l'occasion d'un grand rassemblement, notre premier objectif en ce moment.

Indiquons cependant nos travaux du mois précédent :

Le 10 *mai*, la Mesnie s'est consacrée à l'étude de *l'actualité politique après le Referendum*. Nous avons montré, dans le dernier Bulletin, les positions diverses adoptées par les partis.

Le 17 *mai*, Pierre-André nous présentait un *panorama des élections* et commentait les principaux événements en politique extérieure et leurs répercussions possibles en Europe. Puis la Mesnie suivit avec intérêt l'exposé très pittoresque de son mesnagier sur la question : « *Le Roi et l'Eglise ont-ils trahi Jeanne d'Arc ?* » Nous ne craignons pas les accusations de partialité en affirmant que Jeanne reçut, au contraire, de Charles VII et de l'Eglise les seuls appuis sérieux, malheureusement inefficaces.

Le 24 *mai*, nous poursuivions notre « *Enquête sur la Jeunesse* » en écoutant la deuxième conférence de notre ami *américain* sur l'état d'esprit de la jeunesse de son pays, sa conception moderne de l'existence et de la politique en particulier. Nous en tracerons les grandes lignes dans le prochain courrier.

Le 31 mai, les mesniers étaient de service dans une grande soirée monarchique où les invités, la musique, un joli cadre et un buffet... agréable contribuèrent au succès de la réunion.

***

Signalons le travail important et souvent ingrat que réalisent, en ce moment, les Mesniers de Bordeaux et de Saint-Germain, et celui de nos autres amis de province, tant au point de vue formation intérieure et documentation que propagande à l'extérieur. Nous savons combien sont dures et longues ces périodes obscures d'organisation, et nous nous unissons par la pensée avec tous ceux qui sont décidés à franchir coûte que coûte ce cap difficile.

A NOS LECTEURS

Si notre idéal est le vôtre ; si nos efforts vous intéressent ; si le « Courrier » a su gagner votre sympathie, donnez-nous les moyens de poursuivre notre action, donnez-nous les moyens d'améliorer sans cesse notre « Courrier » et pour cela :

SOUSCRIVEZ !

en adoptant l'une des trois formules suivantes :

Membre souscripteur, 100 francs.
Membre donateur, 200 francs.
Membre bienfaiteur, 500 francs.

Adressez toutes vos demandes à :

« LA MESNIE »,
11, Faubourg Montmartre,
Paris (9e)
C.C.P. 5320-75, Paris.

éphémérides

1er *Juin* 987. — Hugues Capet est proclamé roi de France par les grands du royaume réunis à Noyon.

3 *Juin* 1329. — Edouard III, roi d'Angleterre, vient à Amiens prêter au roi de France, Philippe VI le Valois, le serment d'hommage pour ses terres d'Aquitaine.

4 *Juin* 1316. — Mort de Louis X à Vincennes; il n'avait pas encore 28 ans et était roi de France et de Navarre.

7 *Juin* 1654. — Sacre de Louis XIV à Reims.

8 *Juin* 1795. — Mort présumée, à la prison du Temple, de Louis XVII.

9 *Juin* 1660. — Mariage, à Saint-Jean-de-Luz, de Marie-Thérèse d'Autriche-Habsbourg avec le roi Louis XIV.

11 *Juin* 1775. — Sacre de Louis XVI, à Reims.

12 *Juin* 1520. — François Ier reçoit Henri VIII d'Angleterre au Camp du Drap d'Or.

14 *Juin* 1933. — Naissance du Prince Henri, Dauphin de France, fils de Mgr. le Comte de Paris, au Manoir d'Anjou.

16 *Juin* 1429. — Jeanne d'Arc s'empare de Beaugency.

18 *Juin* 1429. — Victoire de Jeanne d'Arc à Patay sur les Anglais commandés par Talbot « Maréchal de France »; celui-ci est fait prisonnier.

24 *Juin* 1884. — Atteint par l'exil, ainsi que son fils aîné le Comte de Paris (Philippe VII), chef de la Maison de France, s'embarque au Tréport pour l'Angleterre, en lançant une protestation solennelle : « la République a peur ; en me frappant, elle me désigne ».

27 *Juin* 1462. — Naissance de Louis d'Orléans, fils de Charles, duc d'Orléans et de Milan, qui sera couronné roi de France à la mort de Charles VIII, sous le nom de Louis XII, dit le « Père du Peuple ».

28 *Juin* 1593. — Arrêt du parlement de Parris contre toute dévolution de la couronne de France « en des mains étrangères ».

28 *Juin* 1629. — Louis XIII signe « l'édit de grâce » à la Paix d'Alais.

QUELQUES VÉRITÉS DÉSAGRÉABLES...

Plusieurs lecteurs amis de la Mesnie nous ont écrit, ces dernières semaines, pour nous signaler l'attitude de certains jeunes qui, d'énormes fleurs de lys à la boutonnière, se livrent — paraît-il — à la « chasse » aux vendeurs de journaux d'extrême-gauche. Des incidents auraient éclatés à plusieurs reprises entre ces jeunes gens et des crieurs de « Jeunesse », de « L'Avant-Garde » et de « La Vérité ».

— Nous ne pouvons que rappeler une fois de plus que l'ardeur des convictions royalistes ne se mesure ni à la taille des insignes arborés ni à la vigueur des coups assénés dans de telles circonstances.

— Les Mesniers ont une autre conception de la lutte politique. Ils la veulent victorieuse, mais sans violence inutile et déplacée. De tels incidents, s'ils émanent vraiment de jeunes royalistes, ne peuvent que nuire à la Cause que nous servons. Nous les réprouvons et nous demandons à tous nos amis de ne pas se laisser entraîner à y participer.

— Nous profitons de cette occasion pour rappeler aux quelques jeunes écervelés qui se sont fait une spécialité d'aller crier : « Vive le Roi ! » aux réunions du P.R.L. qu'il n'existe pas, à notre connaissance, de « Parti Royaliste de la Liberté » et que, s'ils ont vraiment envie de manifester leurs convictions, il serait plus courageaux de le faire aux réunions socialistes ou communistes.

— Toute vérité, sans doute, n'est pas bonne à dire. Mais nous écrivons pour ceux qui peuvent nous lire et nous comprendre.

Bulletin Intérieur de la « Mesnie » (association déclarée, régie par la loi de 1901).

S.P.I. - Imp. 27, rue Nicolo, Paris